



## **L'île des anamorphoses**

version d'Anna Bray

### **Sur un air de bandonéon**

Il regardait ses mains couleur de cire, étalées sur les draps blancs bien tendus. Il les regardait comme des objets ne lui appartenant pas. Au bout de ses bras, elles lui semblaient loin de son corps, si loin. Elles avaient la couleur de la mort, elles étaient déjà dans la mort. Dès qu'il bougeait, il avait la nausée ; alors il restait immobile sur ce lit qui n'était pas le sien. Les rayons du soleil au milieu de la pièce transperçaient ses paupières closes et sa tête, prise dans un étau, le faisait atrocement souffrir. D'où venaient ces rais de lumière ? Il lui semblait pourtant que c'était la nuit.

Je voudrais me lever pour écrire les phrases qui me viennent à l'esprit, mais je n'en ai pas la force. Je réussis à allumer une cigarette, la fumée me donne la nausée. Je fume vite, je tire des bouffées les unes après les autres comme pour me débarrasser d'une tâche ennuyeuse. Un rayon de soleil passe à travers les persiennes fermées et me frappe le visage. J'ai l'impression qu'une vrille s'enfonce dans mon crâne. L'odeur de la misère s'évapore par lambeaux des draps froissés. La femme qui avait partagé quelques heures de nuit avec moi est partie. Peut-être l'ai-je seulement rêvée. Elle avait la bouche très rouge, les femmes à la bouche trop rouge m'attirent toujours. Elle buvait des Bloody-Mary, ce qui laissait une petite trace rouge supplémentaire sur la couture de sa lèvre supérieure. Elle sentait la sueur et le parfum bon marché, mes mains ont conservé son odeur, attestant que je ne l'avais pas rêvée. Mes mains ont l'odeur sucrée de l'amour, mais peut-être suis-je seulement en train de rêver du parfum de mes mains. Peut-on rêver des odeurs ?

1

Dans un dernier sursaut, la douleur lui avait fait serrer les poings. Maintenant, il était brisé, et ses deux mains reposaient de chaque côté de lui, légèrement repliées sur elles-mêmes, comme deux foetus d'un animal imaginaire arrachés au ventre de leur mère.

J'ai dû m'assoupir quelques minutes, ou plus. J'ai rêvé que j'étais dans un lit d'hôpital, mourant dans ma solitude. Je crois avoir rêvé de mes derniers souffles, de mes derniers soupirs de vie. Au-dessus de moi, d'une régularité infaillible, une larme tombait.



Aussitôt, une autre se formait : une petite sphère d'eau s'allongeait, s'allongeait, prenant la forme d'une goutte de plus en plus fine à son extrémité, si fine qu'elle tombait sans bruit dans un petit tube à moitié rempli de liquide et relié à un tuyau piqué dans une veine de mon bras. Je regardait les gouttes une à une, un instant. Pourtant, dans ce lit qui n'était pas le mien, la douleur me clouait entre ces draps blancs bien tendus à l'odeur d'eau de Javel, et je ne pouvais pas les apercevoir.

Peu à peu, sa douleur s'apaisa. Il eut l'impression que la bête féroce qui vivait en lui, griffant et mordant ses entrailles sans relâche, s'était enfin assoupie. Il n'osait toujours pas bouger, de peur de la réveiller. Les premières mesures de la *Danse Hongroise n°5* de Brahms vibraient et glissaient dans sa mémoire. Il les écoutait avec délice comme on savoure un verre d'eau bien fraîche après avoir marché longtemps sous le soleil. Les notes semblaient venir de loin, de très loin, pour s'approcher de lui doucement comme une caresse.

Les heures se sont écoulées sans que je m'en aperçoive. Déjà, il fait plus sombre dans ma chambre. Un air de tango s'échappe du bar voisin. Je hais cette musique, pleurnicharde, impudique, ce va-et-vient dans les notes. Le bandonéon n'est que plainte déchirante jusqu'à l'écoeurement. « *Le tango est une pensée triste qui se danse* », a écrit un compositeur dont je ne me souviens plus du nom. Je ne sais pas danser le tango mais j'aime regarder les femmes à la bouche trop rouge danser. Je regarde leurs chaussures pleines de poussière exécuter des pas sur un rythme cadencé, puis je les regarde se cambrer en frotant leur cuisse le long de la jambe de leur partenaire.

J'ai envie de boire, l'alcool me manque et les bouteilles dans ma chambre jonchent le parquet sale, elles sont vides. Je réussis à me lever, je me passe un peu d'eau froide sur le visage et je change de chemise. Je me regarde dans le miroir, longtemps ; je ne me reconnais pas. Mes yeux sont cruels, mon regard est brûlant. Des cernes et des rides sculptent mon visage, il est devenu celui de la mort.

Je vais descendre au bar, boire et essayer de revenir avec une femme à la bouche couleur de sang. Les femmes sont des proies faciles quand je leur dis que je suis écrivain, elles s'accrocheraient même à moi si je n'étais pas si brutal et si odieux. Mais je suis Maldoror, en mal d'horreur, j'aime faire pleurer les femmes puis lécher leurs larmes au goût de vinaigre. Avec obsession, je me répète souvent cette phrase de



Lautréamont/Maldoror : « *En outre, ne te souviens-tu pas d'avoir un jour, dans tes réflexions lugubres, porté la main, creusée au fond, sur ta figure malade mouillée par ce qui tombait des yeux ; [...] les larmes ? Comme elles sont bonnes, n'est-ce pas ; car, elles ont le goût du vinaigre.* » Je me répète souvent cette phrase, avec obsession, sans doute parce que mes larmes ont disparu depuis longtemps, la source s'est tarie ; il me reste les larmes des autres, les larmes des femmes qui dansent le tango.

Dans ce lit qui n'était pas le sien, sous la caresse de la musique, il somnolait. Des images de sa vie de vivant défilaient dans sa tête : des rues Buenos Aires pleines de soleil et de bruit, une chambre d'hôtel meublé où grouillaient des cafards, des bars enfumés, des femmes à la bouche trop rouges et aux ongles en forme de griffes. Avait-il été cet homme, sale, alcoolique et méchant ? Avait-il été cet homme méprisant jusque devant la gloire ? Ces questions l'éveillèrent, il se sentait si pauvre et si fragile dans ce lit aux draps blancs bien tendus. Peut-être avait-il rêvé d'un autre homme, croisé dans un bar enfumé, un soir de chaleur et de poussière. Cet homme était né de son imagination, ce n'était pas lui, il y avait erreur sur la personne. Lui, il avait peur et il pleurait. Il aurait aimé pouvoir se blottir contre une femme à l'odeur de l'amour, avec une bouche couleur de sang et des griffes pour meurtrir son dos dans ce va-et-vient de la chair.

Soudain, telle une flèche, une idée traversa mon esprit moribond : à moins que ce soit moi le rêve, le rêve et le cauchemar de l'homme qui ne peut plus pleurer. Moi, je n'existe pas, je ne suis qu'une image, un fantôme, la création d'un autre. D'ailleurs, je suis déjà presque mort, je n'appartiens plus à ce monde, je n'ai jamais appartenu à ce monde. Je ne suis qu'une image qui se volatilise dans la fumée d'une cigarette et des vapeurs d'alcool, tandis qu'une femme à la bouche trop rouge danse un tango au son du bandonéon. L'existence du sujet qui s'interroge serait l'unique certitude, certitude que l'homme qui ne peut plus pleurer me prête entre ces draps blancs, bien tendus, à l'odeur d'eau de Javel. Je n'existe que par lui.

Je devenais fou, je délirais. J'aurais voulu me lever et sortir dans une rue pleine de soleil et de bruit, pleine de couleur et de poussière. Il y avait toujours de bonnes raisons pour vivre, alors que la vie m'ennuyait à mourir.



*« Le monde existe-t-il quand on ne le regarde pas ? » Heisenberg.*